

Olivier Mouton

Charles Michel

Le jeune Premier

Racine

Photographie de couverture : © Jef Boes

L'auteur et l'éditeur se sont efforcés de régler les droits des ayants droits ou des photographes conformément aux prescriptions légales. Les détenteurs des droits que, malgré nos recherches, nous n'aurions pu retrouver sont priés de se faire connaître à l'éditeur.

Mise en pages : MC Compo

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, réservées pour tous pays.

© Éditions Racine, 2015
Tour & Taxis, Entrepôt royal
86C, avenue du Port, BP 104A • B-1000 Bruxelles
www.racine.be

D. 2015, 6852. 25
Dépôt légal : octobre 2015
ISBN 978-2-87386-952-6

Imprimé aux Pays-Bas

INTRODUCTION

« Excusez-moi, je sens un peu la mayonnaise. » Le 22 décembre 2014, Charles Michel donne une conférence devant un parterre de chefs d'entreprise au Cercle de Wallonie, à Namur. Soudain, alors qu'il s'apprête à prendre la parole, quelques jeunes militantes du LilithS, un groupuscule « activiste féministe révolutionnaire », font irruption dans la salle. « Austérité, dégage ! Michel, dehors ! » Elles aspergent le jeune Premier ministre libéral de frites et de mayonnaise, en vociférant pour dénoncer le « drame social » qu'il va engendrer. Celui-ci ne se départit à aucun moment de son sourire, avant qu'un responsable de la sécurité ne l'emmène. « Heureusement, il a toujours une chemise de rechange dans sa voiture », commente un membre de sa garde rapprochée.

Quand Charles Michel revient après s'être changé à la hâte, les patrons wallons lui réservent une « standing ovation ». Le Premier ministre passe à l'offensive : « Je suis fier, je revendique, je l'assume, d'avoir mis en place un gouvernement économique... » Le public, conquis d'avance, se laisse emporter par son discours qui entend réconcilier production de richesses, création d'emplois et protection sociale. « Ce gouvernement fera ce que le PS n'a pas pu faire pendant 25 ans », assure-t-il. Mais au-delà de ces slogans, c'est son attitude, sa détermination et sa sérénité qui impressionnent l'auditoire.

« Il a été terrible ce jour-là, car peu de personnes seraient restées impassibles comme il l'a été », s'émerveille Martine Michel, sa maman, qui reconnaît ne jamais être objective quand il s'agit de parler de son fils. « Moi, c'est bien simple, je n'aurais pas souri, j'aurais frappé ! », tonne son père, l'ancien vice-Premier ministre MR, jamais avare d'un coup de gueule. « Là où il m'a estomaqué, c'est la façon dont il a gardé sa capacité de contrôle quand Laurette Onkelinx criait, avant sa déclaration gouvernementale. » « Oui, mais ça, il avait pu s'y

préparer, coupe la mère. Ces frites, il ne s'attendait pas à les recevoir...»

Charles Michel décidera en outre de surfer sur la vague médiatique. Une semaine plus tard, le Premier ministre enverra une photo dédicacée de l'attentat au musée de la Frite à Bruxelles. Une preuve d'autodérision. Et l'utilisation subtile d'un buzz pour tenter de faire monter sa popularité, lui qui séduit davantage la Flandre que la Wallonie.

Âgé de 39 ans à peine, Charles Michel a prêté serment comme Premier ministre le 11 octobre 2014. Il dirige une coalition inédite en Belgique : le MR, seul parti francophone, s'est allié à trois partis flamands, N-VA, CD&V et Open VLD. Les débuts de cette coalition appelée « Suédoise » ont été pour le moins agités, entre l'annonce de premières mesures sociales tranchées, les grèves à répétition et les incidents concernant les ministres nationalistes.

« Je suis Premier ministre depuis un an et je sais que j'ai encore un immense travail pédagogique à faire, insiste-t-il aujourd'hui. Mais je suis convaincu de l'orientation prise. » « Nous ressentons qu'il est pieds et poings liés à la politique de la N-VA », martèle son prédécesseur socialiste, Elio Di Rupo, qui a choisi de s'allier avec le CDH et le FDF dans les Régions wallonne et bruxelloise. « Le CD&V et l'Open VLD aussi, d'ailleurs. »

En 2015, la Belgique reste politiquement coupée en deux, avec le MR au beau milieu.

Retracer l'itinéraire de Charles Michel, c'est s'attarder sur ce moment de rupture historique pour notre pays, mais aussi se pencher sur les racines de la Suédoise. Si l'incroyable enchaînement de circonstances issu des élections du 25 mai 2014 a donné naissance à un attelage de centre-droit qu'aucun analyste ne prédisait, ce n'est pourtant pas un hasard.

La coalition fédérale actuelle trouve sa source au plus profond de l'histoire de la famille Michel.

En rejetant les socialistes francophones dans l'opposition fédérale après 25 ans de présence ininterrompue, ce jeune Premier libéral audacieux a posé un geste aussi fort que celui de son père en 1999. Avec Guy Verhofstadt, Louis Michel avait alors mis la famille sociale-chrétienne dans l'opposition après un bail aussi long. L'arc-en-ciel, comme on nommait cette coalition laïque entre libéraux, socialistes et écologistes, a mené une révolution éthique qui a fait de notre pays

un pionnier en Europe. La Suédoise, elle, imprime un virage socio-économique indispensable, dont seul l'avenir validera les effets.

Dans les deux cas, il s'agit de briser les tabous, de « prendre ses responsabilités » pour entrer dans l'Histoire. Il faut lire dans les pages de ce livre la façon dont le père et le fils Michel parlent de la nécessité de « briser les codes » ou découvrir les accents gaullistes du Premier ministre, qui a fait de Charles de Gaulle, général français héros de la Libération, un modèle politique, pour comprendre qu'en réalité, l'avènement de la Suédoise était écrit dans les astres. Leurs adversaires ne sont toutefois pas dupes. Remontés, ils évoquent un besoin irréprensible d'arriver au pouvoir à tout prix : les Michel, disent-ils, seraient des « camelots »...

Une reconstruction minutieuse – de la vie du Premier ministre et de quinze années d'une vie politique trépidante – démontre que le mariage entre trois partis flamands et le MR est l'aboutissement d'un processus mûri inconsciemment, voire délibérément par moments, qui ne pouvait mener qu'à la rupture entre le MR et le PS. Si l'on trace une ligne droite dans le temps, on relie 2004 à 2014. Du côté francophone, c'est l'histoire de « trahisons » à répétition entre libéraux et socialistes. « Le fil rouge, c'est l'absence de confiance », affirme Elio Di Rupo. Entre lui et le fils Michel, les liens sont définitivement rompus. Du préaccord déchiré après les élections régionales de 2004, alors qu'il avait été signé devant un notaire maçonnique, aux haines corses qui se sont nouées en 2014, ce récit donne une image peu glorieuse du monde politique, tout en éclairant d'un regard neuf cette fracture humaine. Une clé, indubitablement.

Un autre élément fondateur est le lent rapprochement entre le MR et la N-VA, par l'entremise de Didier Reynders, le rival, puis par celle de Charles Michel, en ligne directe. Et ce dès 2011... La version officielle est connue. « Je me suis trompé », a lancé le Premier ministre au printemps 2015, pour justifier devant l'opinion publique francophone son revirement après avoir juré durant la campagne qu'il ne s'allierait jamais aux nationalistes flamands. Il ne croyait pas que Bart De Wever renoncerait à son programme institutionnel pour mener un virage socio-économique et sociétal au fédéral.

Ce rapprochement ne date pourtant pas d'hier. En février 2011, après la fameuse rencontre entre Didier Reynders et Bart De Wever chez Bruneau, les présidents du MR et de la N-VA s'étaient déjà rencontrés pour préparer ensemble une majorité alternative afin de réformer le regroupement familial. Au cours de la campagne

électorale de 2014, le futur Premier ministre a minutieusement entretenu les contacts avec le Voka, l'organe représentatif du patronat flamand, pour écouter ce qui vivait en Flandre, mais aussi pour user de son influence, réelle, sur la N-VA. Il faut lire encore dans ce livre les pages racontant le lent rapprochement humain entre Charles Michel et Bart De Wever, des bureaux du cabinet ministériel d'Olivier Chastel à l'appartement secret du futur Premier ministre, pour saisir la façon dont la Suédoise a vu le jour.

De même, le choix de devenir Premier ministre n'est pas venu subitement, comme cela a été prétendu, au cours de la nuit des longs couteaux du début septembre 2014, quand le CD&V a préféré le poste de commissaire européen pour Marianne Thyssen. Ce choix germait en lui depuis plusieurs semaines déjà. Ne confiait-il pas dès la fin du mois de juillet 2014 à un restaurateur français : « Je suis peut-être le prochain Premier ministre » ? Plusieurs jours avant la fameuse nuit, n'a-t-il pas répondu très clairement à son allié le plus proche, Wouter Beke, président du CD&V, que si le Seize revenait au MR, c'est lui qui s'en emparerait ? Et jamais Didier Reynders. L'ambition de ce jeune Premier est sans limites.

L'immersion dans la vie de Charles Michel permet de découvrir les ressorts d'un animal politique à sang froid qui a été, de tout temps, « premier en tout ». Il fut le plus jeune conseiller provincial dans le Brabant wallon, le plus jeune député fédéral, le plus jeune ministre, le plus jeune Premier ministre aussi, du moins depuis que cette fonction porte ce nom. C'est un stratège hyperintelligent, sans états d'âme, qui génère une admiration non feinte parmi les siens. Quitte à ce que ceux-ci forcent un peu le trait.

« Je ne suis pas sûr qu'il y a beaucoup d'hommes politiques francophones qui ont une telle capacité d'analyse, dit Olivier Chastel, son ami, actuel président du MR. Il a souvent deux ou trois coups d'avance sur tous les autres. C'est par ailleurs un garçon qui réfléchit tout le temps aux conséquences des décisions qu'il prend, au point qu'il a parfois des difficultés à les prendre. Mais quand il a tranché, on ne le fera plus changer d'avis. » « Il est typique de sa génération, prolonge Gwendolyn Rutten, présidente de l'Open VLD. Il va droit au but, il est concret, calme, accessible. Ce n'est pas un Premier protocolaire, même si cela a son charme aussi. Il n'est pas sentimental, il ne va pas passer des heures et des heures à parler de choses qui ne sont pas nécessaires. Il est très structuré. Pour moi, c'est important. Une communication claire permet de ne pas perdre de temps. »

« En très peu de temps, il a su acquérir une stature d'homme d'État, prolonge encore Jacqueline Galant, sa ministre fédérale de la Mobilité. Alors qu'à d'autres, il faut parfois des années pour y arriver. Le jeudi, lors des questions d'actualité au parlement, il ne se laisse jamais démonter, bien que l'on n'ait pas l'opposition la plus facile. Lors de la déclaration gouvernementale, je me suis demandée où j'étais tombée, je n'avais jamais vécu pareille scène alors que je suis députée depuis 15 ans. Lui, il ne s'est jamais énervé. Je suis épatée par sa manière de gérer la pression. »

Une assurance qui confine parfois à l'arrogance. À l'issue des Estivales du parti à Pairi Daiza, début septembre 2015, Charles Michel répond à Thomas Gadisseux de la RTBF, qui l'interroge sur l'une des sorties intempestives de Bart De Wever : « Moi, je suis là pour prendre des décisions... » Mais alors qu'il croit le micro coupé, il moque le journaliste en question, qui l'interroge trop régulièrement sur le sujet à son goût : « Vous devriez consulter... »

Ce livre est encore la découverte d'une famille entièrement consacrée à la politique. Un « clan », bien que les Michel n'aient pas le mot. C'est une longue introspection dans la relation complexe entre un père, Louis Michel, et ce fils qui l'a dépassé. « Une relation ambivalente », souligne Olivier Maingain, président du FDF, longtemps marié au MR. À raison. Louis Michel vit la relation avec son fils comme un prolongement de lui-même sur la scène politique. Et il parachève son œuvre lorsque son fils devient Premier ministre, alors que lui-même prétend avoir été à deux doigts de l'être en 1999.

Louis Michel est soucieux de ne pas apparaître comme celui qui téléguide son fils, mais il témoigne en permanence de l'influence qu'il a eue sur lui. Pour Charles Michel, ce fut un défi, au cours des premières années, de tracer sa propre voie, décomplexée. À plusieurs reprises, il a dû tuer ce père auquel il ressemble si peu. Autant le paternel est capable de colères « jupitériennes » et de grands élans d'affection, autant le fils est sec, pragmatique, cartésien. Un peu « germanique » dans son fonctionnement.

« J'ai une pudeur extrême, peut-être même excessive, je me protège beaucoup, explique Charles Michel. Cette fonction de Premier ministre est un tournant dans mon parcours politique, qui me fait prendre conscience que pour convaincre, il ne suffit pas seulement d'utiliser des arguments économiques, politiques ou sociaux, mais il faut aussi conquérir les cœurs, montrer qui l'on est vraiment. »

Ce livre est dès lors une manière de lever le voile sur les aspects méconnus de sa vie et de sa personnalité. Où l'on s'apercevra que la politique occupe effectivement 10 000 % de son temps, jusqu'au plus profond de sa vie intime et de ses amitiés. Sous des apparences lisses, le parcours de ce jeune quadragénaire est toutefois loin d'être un long fleuve tranquille.

Charles Michel s'est longuement confié à nous pour la rédaction de ce livre, sans réserve. Chez lui à Wavre ou au Lambermont, résidence du Premier ministre à Bruxelles, il a pris le temps de la confiance et de l'expression politique, par-delà les aléas d'agendas dantesques. Ce livre n'est toutefois ni un travail de commande ni une biographie de complaisance. Des personnalités de premier plan de tous les horizons politiques, francophones et flamands, ont eux aussi évoqué ouvertement pour nous la vie du Premier ministre, leurs affinités mais aussi leurs rivalités, leurs combats, voire leurs aversions.

Un an après son arrivée au Seize, rue de la Loi, *Charles Michel, le jeune Premier* est une plongée dans la vie de ce quadragénaire qui a atteint le sommet politique de son pays dans des circonstances incroyables.

Ce portrait est, aussi, un voyage au plus profond de notre âme collective.

Chapitre I

« CHARLES, C'EST SA MÈRE ! »

C'est un petit bonhomme qui court à en perdre haleine dans les bois, ses longs cheveux bouclés flottant dans le vent. Charles Michel est plus petit que la moyenne de ses adversaires, mais il n'en a cure : dans la dernière dizaine de mètres de la course des minimes du cross international de Hannut, il remonte deux ou trois concurrents et termine en flèche. Le visage, rouge, est marqué par l'effort. Gonflé d'orgueil, il refuse de finir dernier et est prêt à aller au bout de lui-même pour éviter cette humiliation. Son sprint est celui d'un enfant obsédé par la réussite. Ou plutôt : dégoûté par la défaite.

Sur le bord de la piste, son père l'encourage à grands cris. Puis, soudain, Louis Michel s'inquiète. « Je me suis dit : "Pauvre gamin..." », se souvient-il. Il sprintait à une telle vitesse que j'ai eu peur, je me suis dit qu'il allait mourir. C'est un accrocheur hein, quelle volonté ! » À côté de lui, sa maman, Martine Pierre de son nom de jeune fille, est fière de voir son garçon suivre ses traces, celles de son père et de son cousin : Gaston Roelants, champion olympique du 3 000 mètres steeple en 1964 à Tokyo. « Cette course, c'est au fond une belle métaphore de la vie de Charles », acquiesce-t-elle aujourd'hui. C'est un enfant porté par ses parents, mais qui, adulte, dépassera leurs attentes les plus folles.

Petit, Charles Michel ne le restera d'ailleurs pas longtemps. « Ce fut le cas jusqu'aux cinquième et sixième année d'études primaires, sourit-il. Puis, j'ai grandi vite, comme une tige. C'était marrant, je me sentais physiquement bizarre. Je suis devenu très longiligne... »

L'actuel Premier ministre naît le 21 décembre 1975 à Namur. Régent en langues germaniques, son père est instituteur à Jodoigne, il n'a pas encore entamé la carrière politique qu'on lui connaît, même s'il préside déjà les jeunes libéraux du cru. Sa maman s'occupe du foyer dans la petite maison louée à Dongelberg, une des sections de

la commune de Jodoigne, le village où naquit en 1969 un certain Marc Wilmots, futur joueur de football de haut niveau, actuel entraîneur des Diables rouges et... ancien sénateur MR. « Nous vivions dans une petite maison misérable », se souvient Louis Michel, qui met toujours en avant le milieu modeste dont il est issu. Son père, maçon, qui s'appelait lui aussi Charles Michel, était un homme « d'une bonté absolue ». Il est décédé à 54 ans, quand son fils n'était encore qu'en rhéto. Louis est devenu chef de famille très jeune. Un « *self made man* ».

Les deux premières années de l'enfance du petit Charles, ses parents les passent essentiellement à construire l'actuel foyer familial à Saint-Jean-Geest, une villa en « L » au style classique et au confort douillet. « Nous avons quasiment tout fait de nos mains, raconte son père. Le gros œuvre, le plafonnement, l'isolation... Pendant six mois, nous nous sommes grattés parce que j'avais acheté la laine de roche en vrac, pour faire des économies. Il n'y a que le toit que nous n'avons pas fait de nos mains. »

C'est dans cette maison où les parents habitent toujours que naîtra peu après un petit frère, Mathieu, lui aussi dévoré plus tard par le virus de la politique : il préside aujourd'hui le collège provincial du Brabant wallon. L'histoire des Michel, c'est celle d'une famille de pouvoir et de réseaux.

« J'ai le souvenir d'une enfance assez protégée, raconte Charles Michel. J'ai eu la chance que mes parents m'ouvrent, aux sports, à la culture, à la littérature... » En réalité, les deux enfants Michel sont couvés par leur maman, qui les accompagne dans leurs devoirs, les incite à lire plusieurs livres par semaine et veille à tout, en permanence. « Je suis une éternelle angoissée, reconnaît-elle. J'ai peur de tout, d'une manière exagérée. Je devais avoir un œil dessus tout le temps, par peur qu'un accident n'arrive. Je les ai peut-être un peu trop emprisonnés. » Charles est un enfant idéal, facile, gentil, calme, qui ne cause aucun problème à ses parents. Il réussit parfaitement bien à l'école. Un rêve de garçon.

Contrairement à son petit frère qui s'avère très vite être un clown, l'aîné reste droit, imperturbable. « Il a toujours été très sérieux, constate sa maman. Quand il y avait les journaux télévisés, il les regardait, tout seul. Alors que Mathieu était plutôt du genre à vouloir regarder un dessin animé. » Le jeune Charles aime aussi suivre les épisodes de *MacGyver*, ce feuilleton qui lui apprend à utiliser les couteaux suisses et les systèmes D pour résoudre des équations.

Cela lui sera bien utile, adulte, dans l'écheveau institutionnel de la Belgique...

Le seul domaine dans lequel ses parents sont furieux de son comportement, c'est le sport. Charles Michel pratique plusieurs disciplines intensément : athlétisme, tennis, équitation... « Sur un terrain de tennis, j'avais envie de gagner à tout prix, s'amuse le Premier ministre. Je détestais perdre et quand je perdais, j'étais très fâché sur moi, je m'en voulais beaucoup. Alors que j'étais un enfant plutôt sage, il m'est arrivé de casser des raquettes. Les principales colères de mes parents contre moi étant enfant, c'était dans ces moments-là. Attention : j'étais fâché sur moi, jamais sur l'adversaire, c'est important de le préciser. J'étais convaincu que je pouvais faire mieux. » Il s'arrête, réfléchit un instant et ajoute : « Ce trait de caractère n'a peut-être pas changé... »

« Je l'ai connu neuf mois avant tout le monde ; et dans mon ventre, déjà, j'espérais en faire un petit sportif, tellement il bougeait, dit sa maman. Nous sommes tous les deux des gagneurs, je faisais aussi beaucoup de compétition. Mais moi, je ne râlais pas quand je perdais. »

« C'est un adversaire parfois un peu emmerdant parce qu'il n'aime pas perdre, acquiesce son père. Quand il était battu au tennis par sa maman, c'était quelque chose, hein, il râlait des heures. » Malicieux, il ajoute : « Moi non plus, c'est vrai, je n'étais pas un bon perdant. Mais moi, au moins, je trichais. Lui pas... Au tennis, je criais "out" avant que la balle ne tombe. Et lui, il s'emportait : "Comment ça ? Elle n'est jamais out !" ... »

Des scènes de vie, teintées d'une admiration paternelle réelle : « Charles avait énormément de talent pour le sport, prolonge Louis Michel. Je suis intimement convaincu qu'il aurait pu exercer plusieurs disciplines à un très haut niveau. » La vie en décidera autrement : l'aîné deviendra numéro un dans un autre sport de combat, la politique.

Pendant ces années d'enfance, son père commence une carrière politique de premier plan. Sa trajectoire est rectiligne. En 1977, il devient échevin à Jodoigne. Un an plus tard, il est élu député fédéral. En 1983, alors que Charles va sur ses huit ans, il accède au mayorat de sa ville. Parallèlement, il noue une relation de confiance avec Jean Gol, l'homme fort des libéraux francophones, et occupe le poste de secrétaire général du parti, puis celui de président entre 1982 et 1990. Insatiable, il est en permanence sur les routes, crée son réseau et fait

du PRL de l'époque la première force politique dans la province du Brabant wallon.

« Quand je suis arrivé, le parti était à 11 %, rappelle Louis Michel. On n'avait plus d'élu, personne à la Chambre, personne au Sénat... Un à la province, sur 90, un ! J'ai commencé une grande croisade en travaillant le terrain local. On a grappillé aux communales, puis on les a gagnées. En misant tout sur la proximité. Tous les samedis, il y avait 60-70 personnes dans la cour de notre maison. Pour ça, je suis comme les socialistes : je ne comprends pas pourquoi on attaque les permanences sociales... J'ai eu la chance aussi de devenir président de parti tout jeune, à 31 ans. Jean Gol, vice-Premier du gouvernement fédéral, restait bien sûr le vrai numéro un du parti, mais cela me permettait de participer aux débats télévisés du dimanche, j'avais une visibilité qui m'a beaucoup aidé à devenir populaire aux yeux des gens. » C'est ce travail minutieux d'occupation du terrain qui a permis au MR de devenir un parti populaire de masse, insiste-t-il. Un acquis qu'il a légué à son fils. « Je ne crois pas, à moins de faire d'immenses conneries, qu'un parti comme le nôtre peut encore retomber à 14-15 % », avance-t-il.

Au long de ces années-là, Charles, lui, voit défiler dans la maison familiale tout ce que la politique provinciale et nationale compte de personnalités importantes. Certains deviendront ses amis, comme Hervé Jamar, qui sera pour un temps ministre du Budget et dont le père fut bourgmestre de Moxhe, puis échevin à Hannut. Olivier Chastel et bien d'autres se souviennent aujourd'hui encore des moments passés à refaire le monde dans la maison de la chaussée de Tirlemont. Un café politique, parfois...

C'est une période où Louis Michel est globalement absent de l'éducation de ses fils, par manque de temps. « Ma mère a été omniprésente jusqu'à mes 16-17 ans, raconte Charles Michel. Les moments avec mon père étaient rares, mais c'étaient de bons moments, le dimanche matin quand il était là ou pendant les vacances. En semaine, il partait tôt et revenait très tard. J'entendais la porte d'entrée quand je ne dormais pas... »

« Je devais occuper à la fois le rôle du père et de la mère, prolonge sa maman. Je dis toujours que c'est alors que je suis devenue Martine Michel, et plus Martine Pierre. Parce que comme je signais tout le temps les bulletins, les interros, je n'avais pas envie de signer de mon nom de jeune fille. Il fallait que j'aie un lien avec mes enfants. Ma signature a changé à ce moment-là. »

« La personne qui, à mon avis, a foncièrement le plus compté pour lui et qui est vraiment son repère absolu, ce qui pose parfois de gros problèmes à gérer au niveau relationnel, c'est sa maman, insiste Louis Michel. Mathieu et Charles ont une maman assez remarquable, d'autant qu'elle n'a pas toujours eu la vie facile avec moi. Elle a été admirable dans leur éducation. Charles, en réalité, est construit comme elle intellectuellement, mentalement, psychologiquement, comportementalement. »

C'est-à-dire ? « C'est quelqu'un de rigoureux, à la limite rigoriste. C'est quelqu'un de très honnête, aussi : elle est incapable de mentir, c'est culturellement impossible pour elle. »

Martine Pierre est une belle personne, humaine, dévouée corps et âme à ses enfants et, aujourd'hui, à ses petits-enfants. Elle a accompagné la carrière politique de son mari, pas à pas, consacrant des heures et des heures aux réceptions et autres repas de représentation. Elle aura en outre fort à faire avec ce mari perpétuellement en mission à l'étranger, exigeant et frondeur, qui ne fut pas à l'abri d'écarts de conduite et d'entorses dans leur contrat de mariage. « Ce qui a sauvé notre couple, c'est l'humour et la capacité d'autodérision, sourit-elle. On n'insiste généralement pas assez sur ces dimensions. » Lorsqu'ils sont ensemble, les parents de Charles Michel se charrient sans cesse. Mais régulièrement, elle a besoin d'air et part faire une partie de golf. Son mari l'accompagne parfois.

Charles Michel développe très vite des capacités exceptionnelles pour son âge. Dès 11-12 ans, à la fin de ses études primaires passées dans la petite école communale de Saint-Marie-Geest, il est capable de faire un plan de travail de sa semaine et de le suivre à la lettre. « Il est comme ça : c'est un exécutant à la fois structuré et ponctuel, dit son père. Il a toujours été très, très travailleur : il sait se lever tôt, aller dormir tard, travailler le week-end. Et il fait cela avec une certaine aisance, sa condition physique est impressionnante. »

« Charles, c'est vrai, est un peu comme moi, dit Martine Michel. Je n'aime pas trop la foule, je suis plus réservée, plus pudique... » Elle s'en veut même parfois de ne pas lui avoir permis de dévoiler complètement ses émotions. « Il y a quelque chose qui le bloque, il a du mal à se découvrir, dit-elle. Je me remets parfois en question : est-ce qu'il y a quelque chose que je n'ai pas bien fait ? On responsabilise souvent trop le frère aîné vis-à-vis du petit frère. Peut-être lui ai-je trop souvent dit de prendre soin de Mathieu. C'est positif, oui, mais jusqu'à un certain point... »

Les relations avec sa mère sont étroites, mais aussi tumultueuses par moments. Croyante, marquée par son éducation chrétienne, Martine Michel est outrée lorsqu'elle découvre un jour dans la chambre de son aîné un manuscrit au ton très radical. « Il devait avoir 13 ou 14 ans, se souvient-elle. Il avait écrit un texte dans lequel il crachait sa haine : “Dieu, tu n’existes pas...” Cela a été terrible, cela m’a fait hérissier les poils... » Son père, lui, s’en amuse plutôt, fier qu’il est de donner à ses enfants une éducation « marquée par le libre examen ». Plus tard, quand Charles Michel sera en âge de courtiser de jeunes demoiselles à Jodoigne, sa maman interviendra pour lui dire combien elle déplore son manque d’élégance, parce qu’il sort avec plusieurs filles en même temps. Son père, lui, aura plutôt tendance à l’encourager : « Si mes enfants n’avaient pas été élevés dans une approche philosophiquement libérale, c’est quelque chose que j’aurais mal vécu, même si je l’aurais finalement accepté. »

Les marathons politiques de Louis Michel l’amènent souvent à participer le week-end à des repas aux moules ou aux boudins, quand ce ne sont pas des conférences qu’il doit donner devant les militants aux quatre coins du pays. Le petit Charles passe alors ses journées chez sa grand-mère maternelle, Yvonne, à Roux-Miroir, une entité de la commune d’Incourt, voisine de Jodoigne. C’est un milieu très rural, où les fermes sont très nombreuses. « Yvonne est quelqu’un qui a beaucoup compté pour moi, dit aujourd’hui le Premier ministre. J’avais un grand amour pour elle. C’était une femme très simple, très attirée par la littérature, la culture... Elle lisait même le dictionnaire ! »

Le mari d’Yvonne, Albert, tient à ce moment la boucherie du village. « J’accompagnais mon grand-père qui apportait encore la viande à ses clients dans le village, le samedi après-midi, poursuit Charles Michel. Ils ont travaillé pour mettre un peu d’argent de côté, pour acheter leur maison. Ils ne partaient jamais en vacances, leur seul plaisir était de se rendre de temps en temps, le dimanche, à Durbuy pour manger un morceau de tarte et boire une tasse de café. Cela m’a marqué : le respect pour le travail, la modestie, la simplicité... » Une évocation de ce milieu de classes moyennes qui n’est pas neutre politiquement.

« Cette période-là, c’est un peu ma madeleine de Proust, prolonge-t-il avec une émotion non feinte. Avec le rôti et les croquettes faites maison le dimanche midi, les petites tablettes de chocolat dissimulées dans l’armoire, que l’on mangeait en cachette. Ma grand-mère est décédée quand j’avais une vingtaine d’années. C’est un des

souvenirs les plus tristes de ma vie. Au moment où sa santé déclinait, j'allais tous les jours lui donner à manger, le midi, dans l'hôpital où elle était soignée, à Jambes. On pensait que c'était la fin, et les infirmières n'avaient pas le temps de s'en occuper. Elle a encore été un peu mieux, puis elle est décédée... »

C'est de ce vivier nourrissant de Roux-Miroir qu'est née également sa passion pour l'activité physique. « Mon grand-père, Albert, était obsédé par le sport. Quand il était jeune, c'était un champion cycliste local. Il faisait tous les matins une heure de gymnastique sur un tapis, des pompes et de la corde à sauter. Jusqu'à la fin de sa vie... »

Son fils, Yvon Pierre, a hérité de cette passion. Le frère de Martine est le parrain de Charles Michel. C'est grâce à lui que Louis, qui fut son meilleur ami de jeunesse, a rencontré sa femme. « Physiquement et de caractère, c'est fou ce que Charles lui ressemble, dit Louis Michel. Yvon a un caractère assez fort. Ce qui le caractérise le plus, c'est une volonté intransigeante, déterminée. Comme Charles... »

Telle une filiation spirituelle, le fils de Mathieu, Martin, âgé de 4 ans, est lui aussi la copie conforme son parrain, Charles Michel. « Il a les cheveux bouclés et le même caractère gentil et tout doux de Charles petit, sourit Martine. Charles adore son filleul. Pour voir vraiment qui est Charles, il faut le voir avec lui. »

Pour ceux qui en douteraient encore, la famille Michel-Pierre forme un clan très serré...

Petit à petit, en grandissant, Charles Michel commence à comprendre les raisons des absences répétées de son père. C'est un tournant pour lui. « À partir de 10-12 ans, je me rends compte que c'est un personnage public, raconte-t-il. Dans la cour de récréation, il y a des taquineries, parfois des choses blessantes aussi. Les enfants peuvent être cruels, sans mesurer la brutalité de ce qu'ils font. »

Alors qu'il est encore à l'école primaire, la Belgique vit des heures difficiles. Ce sont des années de plomb. Entre 1983 et 1985, les Cellules communistes combattantes de Pierre Carette et Bertrand Sassoie commettent des attentats contre les intérêts américains en Belgique et les symboles du pouvoir économique, tuant notamment deux pompiers lors d'une attaque à la bombe contre le patronat, le 1^{er} mai 1985. Durant la même période, les Tueurs du Brabant réalisent des braquages sanglants, notamment contre des supermarchés Delhaize, des meurtres toujours non élucidés à ce jour.

« Je me souviens de ce moment dramatique où mon père a reçu des menaces de mort, explique Charles Michel. Il nous a réunis de

façon un peu solennelle, mon frère et moi, pour nous annoncer que l'on allait être protégés pendant quelques semaines. Je me suis rendu compte alors que son métier n'était pas banal. C'est une période où nous allions à l'école avec des policiers qui nous suivaient dans une voiture banalisée, qui nous attendaient devant l'école ou devant la maison... Ce qui est perturbant, c'est que j'ai vécu l'été dernier la même scène avec mon fils, Maximilien. Quand j'ai reçu des menaces de mort, alors que j'étais informateur, j'étais très inquiet parce que les médias avaient été mis au courant. Je lui ai donc expliqué cela par téléphone, pour éviter qu'il s'inquiète, j'avais trop peur qu'il l'entende à la radio ou à la télévision.»

Un autre souvenir douloureux marque cette découverte de l'univers paternel. «Je suis quelqu'un de très pacifique, pas bagarreur du tout, raconte encore le Premier ministre. Mais en humanités, au Cepes, l'école d'enseignement général provincial de Jodoigne, un enfant a été injurieux vis-à-vis de mon père, qui était alors bourgmestre de la commune, et il a commencé à me frapper. Je me suis battu pour la première fois, je devais avoir 12 ans. Moi qui n'avais jamais été dans des conflits physiques, j'ai donné un coup de poing à quelqu'un pour la seule fois de ma vie. Nous avons été tous les deux convoqués chez le directeur.»

C'est aussi une période où la personnalité de Charles Michel bascule. Il prend de l'assurance. Conscient de ne pas être suffisamment là, son père le gâte et à l'occasion lui offre des cadeaux, dont une montre Camel Trophy au retour d'un de ses voyages. Fier de la porter au poignet, son fils se rend dans les classes supérieures pour frimer en montrant sa nouvelle acquisition. «J'étais à l'aise pour parler et argumenter, reconnaît-il. C'est un paradoxe en moi. Je suis plutôt timide, réservé par nature, ce qui peut parfois donner une image de froideur. Mais j'ai une capacité à transcender cela pour convaincre.»

Son premier discours en public le distingue de tous les enfants de son âge. C'était à Ramillies à l'occasion d'une fête organisée dix ans après l'élection de Louis Michel comme député. Il avait 13 ans. «Il a surpris tout le monde en prenant la parole pour dire qu'il était fier de son père», sourit sa maman. Nul doute que, parmi les élus présents, certains ont tout de suite imaginé qu'il pourrait un jour marcher sur les traces du paternel.

Sa maman l'inscrit à des cours de diction. «Je faisais aussi de la déclamation et du théâtre, complète Charles Michel. Au point qu'à la fin de mes humanités, j'ai beaucoup hésité: j'avais très envie de

faire l'Académie. Et j'étais à deux doigts de faire les deux en même temps, le droit et le théâtre. Je ne l'ai pas fait parce que j'avais vraiment envie d'être sûr de réussir mes études de droit, pour devenir avocat. Je n'ai pas pris le risque de me disperser parce que je savais que beaucoup d'étudiants échouaient en première candi. » Plus tard, dans un entretien à *La Libre Belgique*, il dira : « J'aurais voulu être un artiste. »

Ses parents ne seront même pas informés de cette velléité. Faire l'Académie ? « Il n'a pas osé me le dire parce qu'il savait sans doute que j'y aurais été opposée, sourit sa maman. « Moi, j'aurais été totalement contre !, peste Louis Michel. Clairement ! Ces sottises-là... Un autre qui a essayé de me vendre ça un jour, c'est Mathieu. Il a vite oublié. Non, je n'aurais pas accepté facilement... » L'art oratoire ne sera toutefois pas étranger à sa volonté de devenir avocat. Et homme politique... « Je suis tombé dans la politique comme Obélix dans la potion magique, même si je n'ai pas son physique, dira un jour Charles Michel à la télévision. Mon père prétend que cela peut changer. On verra... » Il parlait bien de l'apparence physique...

Au Ceges de Jodoigne, un autre personnage comptera beaucoup dans l'éducation de Charles Michel : son professeur de latin et de grec, Jean Lamotte. « Il était très charismatique, se souvient-il. Quand on a 14-15 ans, on se pose beaucoup de questions philosophiques sur la vie, le rapport aux autres, la démocratie, la religion, la science. Jean Lamotte a été le déclencheur de mon intérêt pour les idéologies. Il provoquait le duel intellectuel en permanence. Nous passions l'essentiel de ses cours de latin à faire de la philosophie, à découvrir Platon... Il était proche de l'âge de la retraite et il avait une prise de recul sur l'idéal démocratique que je ne comprenais pas bien à l'époque, mais que je comprends mieux maintenant. Il citait souvent cette phrase bien connue de Churchill : "La démocratie est un mauvais système, mais elle est le moins mauvais des systèmes." C'est, aujourd'hui, un sujet de réflexion du Premier ministre face aux dérives du monde. Jean Lamotte expliquera plus tard avoir transmis au futur Premier sa passion pour un philosophe grec du v^e siècle avant Jésus-Christ : Protagoras, « un agnostique qui voulait que l'homme soit la mesure de toute chose ».

La relation entre Charles Michel et son père est sans aucun doute une des clés de la vie politique belge de ce début du xxi^e siècle. Avec les Wathélet, Lutgen, Ducarme, Onkelinx, ou encore les Moureaux, la Belgique est de plus en plus ouvertement gouvernée par des familles

qui ont fait de la démocratie une rente de situation ou, à tout le moins, un champ professionnel où elles s'investissent corps et âme. À chaque étape de sa vie, quand il décrochait un poste, le Premier ministre a été accusé d'être un « fils de » qui doit tout à son père. S'il est incontestable que son père a joué un rôle fondamental dans sa vocation future, s'il lui a permis de mettre un pied à l'étrier plus facilement que quiconque dans un univers comparable à une jungle, il sera aussi par moments un frein à ses ambitions. Voire un poids embarrassant.

« Je crois personnellement que Michel, ce n'est pas un nom facile à porter, parce qu'on lui pardonnera beaucoup moins qu'à moi », insistera Louis Michel quand son fils deviendra jeune ministre wallon, en 2000. « Je demande qu'on me juge sur mes actes, et sur mon prénom », scande alors Charles Michel. On ne cessera pourtant de le railler avec ses airs de premier de classe.

« Ce "fils de", c'est une blessure qu'il porte depuis très longtemps, souligne aujourd'hui encore son père. Comme c'est quelqu'un qui est d'un naturel performant, qui veut réussir les choses par lui-même, il en a vraiment beaucoup souffert. Je pense que Charles a un grand attachement, une grande admiration pour moi. Il connaît mon parcours, qui n'est pas le sien, qui est beaucoup plus difficile. Je viens de nulle part, vraiment de nulle part. Mais ce qu'il a réussi, il ne le doit qu'à lui-même. »

Le père a-t-il déjà eu l'occasion d'évoquer ce lien fondamental avec son fils ? « C'est très difficile de parler de cela avec lui, rétorque-t-il. Vous pouvez essayer de dédramatiser ça, c'est ce que j'ai essayé de faire. Cela ne vous a pas échappé que pendant toute une période, j'apparaissais moins médiatiquement, je refusais tout le temps des propositions. Dès que je m'exprimais dans les médias, cela lui posait des problèmes, il avait le sentiment que cela relançait cette théorie de "fils de". Maintenant, je refuse moins parce que les carottes sont cuites : Charles a fait mieux que moi. Les gens qui le connaissent se rendent compte qu'il a du talent et qu'il ne fait pas les choses par hasard. C'est un type extrêmement respectueux des autres, très pudique. Son problème, c'est ça aussi : il sait difficilement exprimer ses sentiments. »

De temps à autre, pourtant, le Premier ministre libère ses ressentis. Lors d'une réunion des leaders de l'Association des libéraux et des démocrates pour l'Europe (ALDE) à laquelle ils participent tous les deux, le père est séduit par l'intervention du fils, brillante à ses

TABLE DES MATIÈRES

Introduction		5
I	Charles, c'est sa mère! <i>Moto & Co</i>	11 22
II	Premier en tout <i>Agnostique et libéral pur jus</i>	27 37
III	Ministre à 24 ans <i>Wavre, son fief</i>	43 62
IV	« Tu seras président, mon fils... » <i>La tranquillité amoureuse retrouvée</i>	67 80
V	La « guerre civile » au MR <i>Sa garde de fer</i>	85 104
VI	Président, enfin! <i>Son « spin doctor »</i>	107 125
VII	Les « trahisons » de 2014 <i>De de Gaulle à Merkel</i>	129 148
VIII	« Je suis le prochain Premier » <i>Ce Sud qui le passionne</i>	153 174
IX	« À 10 000 % Premier »	179
Et demain ?		201

Index	209
Remerciements	213
Table des matières	215